

Désiré Kazadi Wa Kabwe

Réparation, récupération et dette coloniale dans les romans congolais récents

Dette coloniale dans le contexte trouble de la décolonisation

Dans le contexte de la controverse entre les anciennes puissances coloniales, les ex-colonies et les Africains de la diaspora, il est particulièrement difficile de saisir la manière dont les anciens colonisés et leurs descendants perçoivent la problématique de la dette coloniale et des réparations aussi bien en raison de l'absence de légitimité des conquêtes coloniales qu'à la lumière des relations inégales entre les ex-métropoles et les nouveaux pouvoirs post-coloniaux. Différents mouvements africains de réparation ont joint leurs voix dans les années 1990 et adressé une pétition aux Nations Unies¹. Beaucoup d'idéologies semblables furent développées à un niveau national sans qu'il y ait nécessairement de liens avec les mouvements internationaux de demande de réparation². Les questions de « dette », morale et matérielle,

-
1. Après la première Conférence internationale sur la Réparation à Lagos (Nigeria), en décembre 1990, l'Organisation de l'Unité africaine (OUA) a mis en place un groupe de personnalités éminentes (GPE) en juin 1992. Une deuxième Conférence sur la Réparation prit place à Abuja (Nigeria), en 1993, pendant laquelle la « Proclamation d'Abuja » fut adoptée. Celle-ci demandait la mise en place, dans toute l'Afrique et sa diaspora, de comités nationaux pour la réparation.
 2. L'idée selon laquelle la Belgique doit une dette à sa colonie fut suggérée pour la première fois à l'époque de la décolonisation. Une table ronde économique organisée du 26 avril au 16 mai 1960 se tint à Bruxelles. Elle fut minimisée par les Congolais alors que le milieu belge des affaires parlait de « dernière chance ». Cet événement se transforma rapidement en une série de malentendus. Les dix-huit résolutions adoptées prenaient plus en considération les intérêts commerciaux et politiques belges que ceux des Congolais. Dès mai 1960, les comptes de l'État congolais s'amenuisaient en faveur de l'État belge. Une loi promulguée par le parlement belge permit aux compagnies de choisir entre la législation congolaise ou la législation belge. Cette loi provoqua bien des spéculations car beaucoup de compagnies optèrent pour la législation belge. Des transferts furent effectués sans aucune attention pour les taux de change. Le gouvernement belge lui-même participa à ce mouvement en rapatriant des réserves d'or du Congo en Belgique (NDAYWEL E NZIEM 1997 : 648).

sont d'autant plus brûlantes qu'elles resurgissent dans le contexte politique trouble des indépendances africaines, caractérisé par le durcissement des régimes militaires qui confisquent les libertés fondamentales. Plusieurs écrivains subissent alors des représailles de la part des pouvoirs en place, certains s'exilent pour échapper à la censure et à la répression. Cette situation se traduit sur le plan de la narration par la récurrence d'une thématique mettant en exergue les questions existentielles des personnages, par rapport à leur avenir, à travers la bipolarité du thème de l'exil, à la fois « intérieur » et « extérieur » ; intérieur dans des sociétés désarticulées par des mutations sociales et politiques profondes face auxquelles les personnages, incompris et déconnectés, se replient sur eux-mêmes, d'où une exploration du thème de la folie³ ; extérieur lorsque ces derniers choisissent l'exil. De ces ruptures postcoloniales vont naître des sentiments de frustration structurés à plusieurs niveaux. Romuald Fonkoua (1993 : 35) pose les bases de cette structuration à travers l'analyse de la poésie :

« La poésie des années 70 est celle où se manifeste le plus la conscience aiguë de cette impuissance de la littérature face à la construction du réel et de l'histoire. L'exil devient ainsi une instance double : externe par la géographie, interne par le sourd sentiment de "trahison du peuple" qui accapare soudain l'écrivain. Seul le cri des révoltés, l'éternel cri d'indignation qui libère de la mélancolie, parvient à occuper véritablement l'espace du livre. »

Alors que certains se réfugient dans le « silence », selon la terminologie empruntée à Nadine Fettweis (1995 : 93-94), en mettant en place des procédés techniques de diversion pour échapper aux représailles du pouvoir ou en utilisant le brouillage lexical et la dérision pour dénoncer les aberrations institutionnalisées du cadre postcolonial, d'autres explorent diverses techniques narratives (humour, « espace-temporel » et « présents de récits » fictifs), et diversifient les genres littéraires en se tournant vers la poésie, la dédicace ou le journal intime. D'autres enfin, dans une relation ambiguë avec le pouvoir postcolonial, font du procès du colonialisme leur thème de prédilection :

« [...] Les auteurs ont parfois recours au colonialisme pour ridiculiser indirectement le gouvernement actuel. Ce stratagème réussit d'autant mieux que les autorités en place aiment voir fustiger les anciens colonisateurs. Reprocher aux Blancs leur cupidité et leur brutalité allège leurs propres responsabilités dans les affaires locales » (Dehon 1989 : 27).

Dans le roman congolais des années 1990, le procès du colonialisme se meut petit à petit en une recherche de responsabilité : passé et présent sont liés à travers l'affirmation d'une dette et la demande de réparation qui s'expriment de façon complexe par le recours aux notions de « dette du peuple »

3. Le thème de la folie est largement traité dans les littératures africaines. Bernard MOURALIS (1993) y revient avec force détails.

puis de « dette coloniale »⁴. Bien qu'à différents degrés l'on retrouve le thème de la dette dans presque tous les romans congolais des années 1980 et 1990, nous en avons choisi quatre parmi les plus représentatifs. C'est explicitement le cas de *La dette coloniale* de Kabamba Maguy (1995), mais également des romans *Au taux du jour* de Djungu Simba (1996), *Kin-la-joie*, *Kin-la-folie* d'Achille Ngoye (1993) et *Traite au Zaïre* de A. J. Nzau (1984)⁵. Il ne sera pas question ici de suivre pas à pas l'argumentation portant sur la dette mais d'adopter comme angle d'analyse les représentations littéraires des notions de « dette coloniale » et de réparation dans les romans cités. Il s'agira d'en relever les traits pertinents et d'observer si l'on peut proposer une grille analytique des dynamiques de narration créées autour de ces notions pour « découvrir comment et pourquoi un thème a pendant des siècles hanté la conscience humaine, ce qu'il a exprimé de douloureusement vécu » (Trousson 1965 : 88). Ainsi, il s'agira de mettre à jour l'univers imaginaire des écrivains manifesté sur le plan narratologique par un réseau d'obsessions qui tapisse le texte⁶.

De la dette du peuple à la « dette coloniale »

Anti-valeurs, prédation et récupération
dans les contextes postcoloniaux

Diverses raisons sociales, politiques et historiques expliquent l'antéposition du concept de « dette du peuple » à celui de « dette coloniale » dans les trajectoires dramatiques de la plupart des personnages. Les inégalités socio-économiques qui se creusent radicalement au tournant des années 1980-1990 et l'École, en particulier, jouent un rôle central dans cette émergence d'une frustration postcoloniale spécifique. Paradoxalement, l'École, par ses dysfonctionnements, génère et accentue les inégalités sociales. Jean-Marc Moura (1999 : 61) explique l'origine de cette « injustice originelle » par la notion de « sous-culture » (concept emprunté à Aimé Césaire) véhiculée par l'École, favorisant ou cautionnant ainsi la « dépendance symbolique » des Africains vis-à-vis de la colonisation. L'École, principal mode de transmission de la connaissance « [...] mise en place par le colonisateur [...] est

4. Il est possible de parler d'une véritable idéologie, voire d'une philosophie de la dette (KAZADI WA KABWE 2002).

5. Ces romans écrits par des écrivains demeurés au pays (Djungu-Simba, Ngoye) ou émigrés (Kabamba, Nzau) attestent de la dissémination de ces perceptions dans la société congolaise.

6. « (La thématique) cherche en toute œuvre “un sens naïf et implicite”, un “infra langage” qui correspond au travail préparant dans l'inconscient, l'élaboration de la pensée. Il ne veut pas décrire le contenu d'une pensée, mais trouver le principe qui l'unifie, saisir l'acte créateur même. Ainsi, l'œuvre apparaît, non plus comme un événement, mais comme une structure révélatrice de la personnalité de son créateur » (Richard cité dans FAYOLLE 1978 : 187).

chargée de promouvoir une élite (tels les “évolués” du Congo dont faisait partie un Patrice Lumumba) [...] qui marginalise la culture autochtone ». Le sentiment de frustration et de rejet ayant été engendré par un système importé, dont pourtant dépend le succès socio-économique, les comportements ainsi déclenchés visent à récupérer quelque chose — par n’importe quel moyen — pour compenser ce qu’on perçoit comme l’héritage colonial et le résultat de privations postcoloniales.

« On ne pille pas : on récupère » la dette du peuple

Plusieurs auteurs se réfèrent à la « récupération » d’un dû dans les titres de chapitres des romans tels que « On ne pille pas, on récupère ! » (Kabamba 1995 : 77), ou encore « L’impôt du peuple » dans *Kin-la-joie, Kin-la-folie* d’Achille Ngoye (1993 : 119). Les deux derniers romans décrivent des scènes de revanche populaire où de jeunes personnages pillent sans merci les maisons des « fossoyeurs du peuple », surnom populaire des barons du régime de Mobutu. Dans *Au taux du jour*, les pilleurs sont « à la fois surpris par l’infinie énormité du butin et conscients d’être les acteurs malgré tout, d’une révolution qui ne dit pas son nom » (Djunga-Simba 1996 : 77). Alioum Fantouré (1972) dans *Le cercle des tropiques*, revient à son tour sur ces scènes de pillages qui, à intervalles réguliers, n’épargnent aucune capitale africaine.

Ce mode de récupération est toujours approuvé par le peuple. Les mots eux-mêmes — « récupérer », « taxe » — impliquent une sorte de légitimité, de devoir impératif qui engagent non seulement l’individu mais toute la communauté. Révolte prévisible étant donné la dégradation progressive des conditions de vie dans les villes et le manque d’espoir pour une jeunesse dont les seuls horizons sont les « bidonvilles aux alentours des villas ultramodernes » (Nzau 1984 : 21). Ces deux paysages totalement opposés sont si courants dans la vie africaine que les personnages des romans déambulent comme dans un tableau surréaliste, partageant le même cadre, mais appartenant à deux mondes différents. Kinshasa, Dakar, Niamey, Abidjan, Libreville ou encore Brazzaville sont caractéristiques de cette urbanité « où l’enfer tutoyait le paradis, où la misère côtoyait l’opulence » (Kabamba 1995 : 35). La gabegie et l’obscénité des régimes postcoloniaux sont dénoncées dans des scènes de réjouissances orchestrées par les dirigeants. Dans d’autres romans, ce sont les soirées chez le baron Mounkaila dans *Gros plan* de Idé Oumarou (1977) ou encore les orgies de Likofi dans *Traite au Zaïre* de Nzau. Cette mentalité de prédateur et le matérialisme caricatural dans lequel tombent les sociétés postcoloniales trouvent leur paroxysme dans le ridicule du titre *Ma Mercedes est plus grosse que la tienne* de Nkem Nwankwo (1989), devise, s’il en est, des anti-valeurs développées par ces nouveaux régimes. Ce peuple décidé, uni par la même tentative de reprendre de force

leur « bonheur » perdu, est décrit de manière féroce par Charles Djungu-Simba (1996 : 77) :

« C'est tout un peuple affamé, laminé par tant de privations et d'outrages qui décide un bon matin d'ouvrir avec ses mains nues, avec ses dents enragées la bedaine de ses sangsues, de vider leurs viscères et de se régaler de tout ce qu'il trouve. »

La mentalité de prédateur, qui de manière ironique envahit toute la société congolaise en commençant par le système mobutiste, est justifiée au niveau du peuple par les différences énormes que l'on peut observer dans l'ex-colonie. La « récupération » est donc en premier lieu une récupération par le « peuple », par les laissés-pour-compte et les oubliés des systèmes de prédation et de redistribution de la rente. Elle sera transplantée dans le pays d'accueil par ceux qui ont décidé de partir pour l'Europe.

Dettes coloniales et diaspora dans les romans des années 1990

Beaucoup des jeunes personnages considérés ici décident en effet de tenter leur chance en émigrant après un échec scolaire. Cette classe de jeunes porte en elle sa propre frustration dans la quête d'un nouvel Eldorado. En échec scolaire ou, quelquefois même, n'ayant pas eu la possibilité d'intégrer le système scolaire, consciemment ou non, ils sont en situation de conflit permanent du fait de leur quête incessante de reconnaissance sociale. L'œuvre de Maguy Kabamba, *La dette coloniale*, est entièrement consacrée à présenter l'argument développé par ces jeunes migrants qui se considèrent comme le fruit des avatars de la décolonisation, et reproduisent l'image et les anti-valeurs qui leur sont renvoyées par leurs dirigeants. Comme l'explique l'étude sociologique de Rémi Bazenguissa et Janet Mac Gaffey (1995 : 128), « cet imaginaire implique une dimension de banditisme où tout est permis et justifié par l'idée qu'il faut se débrouiller là où on se trouve ». C'est ainsi que, dans certains milieux de la diaspora, le fait, par exemple, de falsifier un chèque et d'avoir le courage de se présenter au guichet d'une banque européenne est considéré comme un acte « héroïque ». Ils avouent, cependant, en coulisse, leur amertume auprès des nouveaux venus, comme le fait Grand Henri dans *La dette coloniale* :

« Bientôt, plus rien ne vous surprendra et vous vous mettrez aussi à remuer ciel et terre pour chercher un moyen de vous satisfaire matériellement et d'aider ceux qui sont restés au pays. Vous fermerez les yeux sur beaucoup de choses et, en vous regardant dans le miroir, vous ne vous reconnaîtrez plus. Heureusement que les miroirs sont toujours muets » (Kabamba 1995 : 108).

Les biens matériels ne sont qu'un élément dans le processus de multiplication des actes importants (« poser des actes » en français congolais). Agir est un moyen d'obtenir une sorte de prestige social et de statut. Le roman

de Maguy Kabamba, *La dette coloniale*, va plus loin dans la description de cette philosophie en soulignant que l'acquisition de biens et d'argent, de manière légale ou non, est un remboursement légitime de la « dette coloniale ». En s'appropriant l'histoire de leurs ancêtres, les « exilés » justifient leur comportement en Belgique en introduisant un parallèle entre eux-mêmes et le colonisateur belge : « Ils nous ont quand même colonisé pendant quatre-vingts ans et Léopold II ne s'est pas empêché de faire du Congo sa propriété privée pendant des décennies » (Kabamba 1995 : 114). L'expression « dette coloniale » est ainsi utilisée pour justifier tout comportement déviant comme cela ressort clairement dans ce dialogue entre deux Congolais immigrant en Belgique :

« — Oui, mais la Belgique commence à dénoncer petit à petit les défaillances de Mobutu, dit Maître.

— Ils font cela parce que Mobutu commence à les défier. Chers amis, appelez-moi voleur, bandit, mais vu l'état actuel des choses, je ne peux pas reculer. Nous n'avons pas les moyens adéquats pour faire payer aux Belges le pillage qu'ils ont effectué au Zaïre pendant la période coloniale et même celui qui continue aujourd'hui. En outre, nous ne pouvons pas travailler dans ce foutu pays. Que faire ? » (*ibid.* : 114).

Il est essentiel de garder à l'esprit que ce discours justifiant des actions *a posteriori* n'est pas perçu comme tel par ceux qui le mettent en pratique, mais est, au contraire, présenté comme la dynamique du choix du migrant, c'est la fin (et la faim) qui justifie les moyens.

Une tension littéraire révélatrice

Afin d'examiner plus attentivement le traitement fictionnel des notions de « récupération » et de « dette coloniale », deux éléments vont être analysés à tour de rôle : la trajectoire des personnages et l'évidence textuelle.

Deux genres de personnages doivent être distingués : ceux qui choisissent l'émigration comme moyen de réussir socialement après avoir échoué à l'École et ceux qui choisissent l'émigration dans un espoir de promotion sociale par l'éducation et l'emploi. Dans le cas de ces derniers, tels Mutombo dans *La dette coloniale*, Maky dans *Kin-la-joie*, *Kin-la-folie*⁷ la récupération de la « dette coloniale » consiste à accumuler les diplômes. L'argument de la « dette » procède alors clairement d'une reconstruction *a posteriori* destinée à valoriser des personnages, en réalité souvent obligés de s'inscrire à l'université afin d'obtenir le renouvellement de leur visa. Ils deviennent alors des « étudiants professionnels », comme Ditend l'explique à sa sœur cadette fraîchement arrivée de Kinshasa, dans *La dette coloniale* (*ibid.* : 149). Quant à ceux qui ont échoué ou abandonné l'École, tels que

7. Notons que c'est aussi le cas dans le roman récent de l'auteure sénégalaise Fatou DIOME, *Le ventre de l'Atlantique* (2004).

Salomoni dans *Kin-la-joie*, *Kin-la-folie*, ou Grand Henri dans *La dette coloniale*, leur projet d'émigration est basé sur des considérations matérielles. L'Europe est perçue comme un nouvel Eldorado où l'on peut trouver facilement une sécurité matérielle et gagner de l'argent. Une fois dans le pays d'accueil, les stratégies de survie justifiées par le principe de la « dette coloniale » sont cependant développées afin de justifier les comportements déviants ou délinquants auxquels ils ont recours. Beaucoup des jeunes protagonistes citent l'arrivée de l'homme blanc dans leurs pays comme étant à l'origine de leurs problèmes. C'est précisément ce que Maky, le héros de *Kin-la-joie*, *Kin-la-folie*, exprime de manière imagée :

« Je n'aime pas ces oncles frites-mayonnaise pour leurs responsabilités dans la débâcle de notre pays : septante-cinq ans de colonisation, un curé en 1917, cinq adjudants dans une armée de sergents et caporaux en 1960, plus cinq pseudo-universitaires à l'indépendance ; des privilégiés sélectionnés selon des critères flous pour suivre une formation accélérée de gestionnaires du pays. Et qui l'ont foutu en moule » (Ngoye 1993 : 147).

En plus de la colonisation, Maky fait des allusions claires à l'indépendance comme une tricherie supplémentaire. Dans *La dette coloniale*, Grand Henri, un immigrant en Belgique, vivant de vols de voitures et de trafics, exprime sa haine des Belges :

« Et alors quoi ! Les Belges, en pillant nos richesses, ont-ils pensé à nous ? Ont-ils pensé à la pauvreté qu'ils instauraient chez nous ? Avant qu'ils fassent leur apparition et qu'ils nous amènent ce qu'ils appellent "civilisation", les greniers de nourriture de nos ancêtres n'étaient jamais vides. Ils mangeaient à leur faim » (Kabamba 1995 : 113).

À l'évidence ici, non seulement les Belges sont accusés d'avoir pillé les richesses du pays, mais on leur reproche également d'avoir introduit des valeurs sociales et des systèmes de sélection qui transforment, assimilent ou rejettent. Dans la bouche de Grand Henri, le mot « civilisation » devient synonyme d'« École », un système de promotion qui, réservé à une élite, n'est parvenu ni à produire de changement dans l'ordre social ni, plus grave encore, à nourrir ceux qui avaient réussi dans ce système durant la crise des années 1980.

Par ailleurs, les écrivains ne livrent presque jamais leurs réflexions personnelles et distanciées, les seules tentatives d'observations rationnelles de comportement venant de la bouche des protagonistes eux-mêmes. Ce choix d'un style d'écriture neutre, qui vise entièrement à rendre certaines pratiques sociales intelligibles et cohérentes — sans nécessairement les justifier —, vise à donner au lecteur une intimité avec la communauté dans sa vie quotidienne, ses hésitations et ses échecs cachés. Confronté à ce dévoilement franc et ouvert d'une âme (celle des écrivains africains puisqu'ils appartiennent eux-mêmes, dans une certaine mesure, à l'objet décrit), le lecteur est

laissé libre de juger lui-même. En dépit d'une ambition anthropologique affirmée, ces romans, œuvres de fiction et de subjectivité par excellence, ne font pas que décrire un discours mais constituent en eux-mêmes un genre de métatexte, un discours à propos d'un discours.

*

Nous pouvons tirer plusieurs conclusions. Il est intéressant de noter que la « philosophie de la dette coloniale », qui aurait pu être celle des générations ayant immédiatement suivi l'indépendance, ait été oubliée pour renaître avec les nouvelles générations en devenant un des thèmes majeurs de la littérature africaine. Quant à ces nouvelles générations, leurs demandes restent essentiellement matérielles et, bien que basées sur une sorte de connaissances historiques, elles constituent principalement un discours *a posteriori* dont le but est de justifier des stratégies de survie souvent délinquantes dans le pays d'accueil. Ces perceptions, du moins telles qu'elles sont décrites dans les romans étudiés ici, sont très éloignées des demandes politiques internationales qui ont relancé le débat sur la légitimité des dédommagements à l'Afrique.

Enfin, bien que l'évidence textuelle et les trajectoires des personnages véhiculent une image négative de cette « philosophie », leur but initial en choisissant le genre du roman est de présenter des portraits anthropologiques à partir desquels le lecteur pourra extraire connaissance et opinion. Les témoignages individuels des migrants sont les reflets des perceptions d'une certaine frange de la jeunesse africaine dans une période historique, politique et économique donnée.

Rand Afrikaans University, Johannesburg.

BIBLIOGRAPHIE

BAZENGUSSA, R. & MAC GAFFEY, J.

1995 « Vivre et briller à Paris. Des jeunes Congolais et Zaïrois en marge de la légalité économique », *Politique Africaine*, 57 : 124-133.

DEHON, C. L.

1989 *Le roman camerounais d'expression française*, Alabama, Summa Publications.

DIOME, F.

2004 *Le ventre de l'Atlantique*, Paris, Anne Carrière Éditions.

DJUNGU-SIMBA, C.

1996 *Au taux du jour*, Kinshasa-Bruxelles, Éditions du Trottoir.

FANTOURÉ, A.

1972 *Le cercle des tropiques*, Paris, Présence africaine.

FAYOLLE, R.

1978 *La critique*, Paris, Armand Colin.

FETTWEIS, N.

1995 « Les écrivains du silence. Présentation des écrivains zairois non exilés », *Littératures du Congo Zaïre, Actes du colloque international de Bayreuth (22-24 Juillet 1993)*, Amsterdam-Atlanta : 93-94.

FONKOUA, R.

1993 « Roman et poésie d'Afrique francophone : de l'exil et des mots pour le dire », *Revue de Littérature comparée*, 1 : 35.

KABAMBA, M.

1995 *La dette coloniale*, Montréal, Humanitas.

KAZADI WA KABWE, D.

2002 « The Philosophy of the "Colonial Debt" », in « Contemporary Congolese (Zairean) Literature : Example or Counter-example for Congolese Youth ? », *French Studies in Southern Africa*, 31 : 27-42.

MOURA, J.-M.

1999 *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF.

MOURALIS, B.

1993 *L'Europe, l'Afrique et la folie*, Paris, Présence africaine.

NDAYWEL E NZIEM, I.

1997 *Histoire du Zaïre. De l'héritage ancien à l'âge contemporain*, Louvain-la-Neuve, Duculot.

NGOYE, A.

1993 *Kin-la-joie, Kin-la-folie*, Paris, L'Harmattan.

NWANKWO, N.

1989 *Ma Mercedes est plus grosse que la tienne*, Paris, Serpent à plumes.

NZAU, A. J.

1984 *Traite au Zaïre*, Paris, L'Harmattan (« Polars Noirs »).

OUMAROU, I.

1977 *Gros plan*, Dakar, Nouvelles Éditions africaines.

TROUSSON, R.

1965 *Un problème de littérature comparée : les études de thèmes, essai de méthodologie*, Paris, M. J. Minard (« Lettres modernes »).

RÉSUMÉ

Les jeunes émigrants africains, en général, et congolais, en particulier, ont fait de la philosophie de « réparation et réconciliation » ou encore de la « dette coloniale », le principal moteur de leurs agissements, tant dans leur pays d'origine que dans leurs pays d'accueil. Ces derniers reprennent pour leur compte le discours politique, en le transformant en une dynamique de positionnement et repositionnement sociale face aux anciennes puissances coloniales. Le but de cette communication est d'établir si cet argument, tel qu'il est représenté dans les œuvres littéraires, doit être considéré comme une stratégie de survie pour ses adhérents ou plutôt comme une justification pour des comportements socio-économiques. Puis, quels sont les ambitions et le rôle joués par les écrivains congolais en se servant de cet argument comme thème littéraire récurrent ? Cette fascination révèle-t-elle un désir de créer un modèle ou est-elle plutôt une manière de dénoncer et de démanteler un argument qu'ils jugent préjudiciable et trompeur ?

ABSTRACT

Reparations, recuperation and the colonial debt in recent Congolese novels. — Young emigrants, African in general and Congolese in particular, have turned the philosophy of “reparations and reconciliation” or of the “colonial debt” into the driving force of their actions both in their homeland and in the countries where they are dwelling. This political discourse has been made into a means for shifting positions in relation to the former colonial powers. Should this argument, as represented in works of literature, be taken to be a survival strategy for its supporters or rather a justification of social and economic behaviors? What role do Congolese writers play, and what are their intentions, when using it as a recurrent literary theme? Does this fascination reveal a desire to create a model? Or is it a way to criticize and deconstruct an argument they deem prejudicial and deceptive?

Mots-clés/Keywords : Congo, dette-coloniale, dictature, École, indépendance, jeunesse, littérature, philosophie, récupération, réparation, roman/Congo, colonial debt, dictatorship, school, independence, youth, literature, philosophy, recuperation, reparations, novels.